

© Les Éditions du Colporteur

10 Allée Évariste Galois
63000 CLERMONT-FERRAND

Mail : contact@editionsducolporteur.fr

editionsducolporteur.com



ISBN : 978-2-488726-07-8

Relecture et correction : Sébastien Massoulié.

Mise en page : Clémence Massoulié.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Pascal **CHABAUD**

L'OMBRE DE JEAN MOULIN

Roman

Les Éditions
du Colporteur



*À la mémoire de Jean-Michel Combriat,
chez qui tant de pages ont été écrites*

« Les hommes font l'Histoire,
mais ils ne savent pas l'Histoire qu'ils font. »

Karl Marx

Préface

Lorsque mon confrère Pascal Chabaud m'a proposé d'écrire la préface de son roman, je n'ai pas hésité, tant le titre de son livre me plaisait.

Jean Moulin résonne d'autant plus en moi que l'Histoire est mon ancrage. Durant mes études universitaires, j'ai longuement travaillé sur la Résistance et sur l'attitude des intellectuels face à l'Occupation. Je connais les textes, les débats d'idées, la fresque des événements. Mais ce qui me touche beaucoup chez Pascal, c'est sa capacité à écrire sur les héros du quotidien, à redonner vie à ceux qui ont fait la clandestinité. En tant qu'enseignante et autrice, cette invitation fait intimement écho à ma propre démarche. C'est un exercice exigeant qui demande autant de respect pour les archives que de talent pour l'écriture — deux domaines que Pascal maîtrise avec rigueur.

Je suis convaincue que le polar historique est un magnifique outil de transmission. La fiction ne trahit pas le passé ; en l'éclairant et en l'humanisant,

elle permet de saisir les nuances d'une période complexe que les manuels peinent souvent à restituer.

Avec *L'Ombre de Jean Moulin*, l'auteur nous ouvre les portes d'une formidable machine à voyager dans le temps. Le récit se déploie avec brio à travers deux épisodes cruciaux de notre mémoire collective, liés par le fil invisible d'une enquête. Son livre nous plonge d'abord au cœur des heures les plus sombres de notre passé : l'action lyonnaise sous la chape de plomb du joug allemand, à la veille de l'arrestation du grand unificateur. L'auteur dépeint le quotidien avec virtuosité. On y ressent la peur, les privations, le courage brut de l'Armée des ombres.

Puis, au fil d'une enquête rondement menée, il nous propulse en décembre 1964, au moment où les cendres du chef de la clandestinité s'apprête à entrer au Panthéon, accompagnées des mots vibrants de Malraux : « Entre ici, Jean Moulin... » Cette immersion en plein cœur des Trente Glorieuses offre un pur instant de grâce. L'auteur excelle à reconstituer cet âge d'or : la musique qui résonne dans les transistors, les objets cultes du quotidien, les films à l'affiche, les revues de presse d'alors... Tout y est ! Les détails sont les indices d'une France en pleine mutation, qui panse encore ses blessures, mais qui ne se remet pas tout à fait du régime de Vichy et de la collaboration.

Faire dialoguer les époques à travers le prisme du roman noir est un tour de force particulièrement réussi. Pascal Chabaud explore les zones d'ombre de notre mémoire. Car, nous le savons bien, les maux du présent peuvent souvent trouver leurs racines dans ceux du passé.

Laissez-vous embarquer. Tournez la page et entrez, vous aussi, dans la grande Histoire par le biais d'un excellent polar !

Céline GHYS ¹

1 - Autrice de nombreux polars historiques, dont la série « Jules Verne » :

- *Jules Verne contre Némó*, Fayard, 2024 ;
- *Jules Verne et le Gentilhomme cambrioleur*, Fayard, 2025 ;
- *Jules Verne et le secret de la tour Eiffel*, Fayard, 2026.

Prologue

19 décembre 1964

Ils se retrouvèrent comme tous les matins à quatre heures au garage de la SITA ¹, à Saint-Ouen.

Philippe Drieux, Marc Legoueix et Benjamin Boudet cumulaient à peine soixante ans à eux trois et travaillaient à ramasser les poubelles depuis qu'ils avaient échoué au bachot l'été précédent. Ils auraient pu embaucher chez Citroën, quai de Javel, ou chez Renault, à Billancourt, mais ne se voyaient pas trimer à la chaîne toute la sainte journée, sans voir le soleil, à regarder la montre en ayant l'impression que l'heure était toujours la même. Passer les journées au cul d'un camion, même s'il puait, n'était pas pour leur déplaire. Au moins, ils voyaient du pays et pouvaient tomber de temps en temps sur une bonne affaire qui sortait d'une poubelle. D'ailleurs, depuis cinq mois, l'exercice leur

1 - La Société industrielle des transports automobiles est chargée dès 1919 de la collecte des poubelles dans l'agglomération parisienne par voitures électriques. Elle a pris le nom de Suez en 2015.

avait profité. Les gens jetaient tout et n'importe quoi. Les trois copains récupéraient, revendaient et amélioraient ainsi leur ordinaire.

Pauchon était déjà au volant du camion et faisait mine de s'impatier. Ils n'étaient pas en retard, pourtant. Mais il fallait toujours qu'il râle, bien au chaud dans sa cabine, la cigarette aux lèvres. Quand il vit les trois garçons arriver, il accéléra, leur balançant un nuage de gaz d'échappement dans le nez.

— Vieux con ! grommela Marc avant de monter dans la cabine.

Philippe et Benjamin étaient déjà installés. Le camion sortit du dépôt et se dirigea vers le quartier de la Nation, assigné à l'équipe. Après l'hôpital Saint-Antoine, le camion ralentit et les trois garçons quittèrent la cabine pour ramasser les poubelles en ferraille déposées sur les trottoirs par les concierges. C'était, pour les habitants du quartier, le réveil quotidien : le raclement des bidons sur l'asphalte, le choc fer contre fer quand les éboueurs tapaient les poubelles à la bordure de la benne. Sans ménagement, ils les balançaient dans la direction probable de la porte de l'immeuble. Si le camion avançait au pas, le travail pour les éboueurs était difficile : il fallait slalomer entre les voitures, aller chercher les poubelles, les porter jusqu'au camion. Certaines n'avaient pas été vidées depuis plusieurs jours et il fallait parfois les charrier à deux.

Ce ralentissement ne freinait cependant pas le camion et Pauchon avançait à son rythme, sans se préoccuper du travail de ses collègues. On avait l'impression qu'il rasait les voitures garées le long du

trottoir pour que les gars s'accrochent aux rétroviseurs ou, encore mieux, se ramassent sur les pavés.

Au carrefour de la rue de la Plaine et du boulevard de Charonne, Philippe trébucha et le contenu de la poubelle qu'il portait se répandit sur le sol. Pauchon se pencha à la fenêtre du camion.

— Quand on tient pas debout, on reste chez soi ! Magne-toi le train, on est déjà en retard avec des feignasses comme vous !

Benjamin n'y tint plus. Il enjamba le marchepied et agrippa Pauchon par le col.

— Arrête de faire chier, connard ! Si tu ralentis pas, je te tanne le cul jusqu'à ce que tu puisses plus t'asseoir.

— Lâche-moi, merdeux ! hurla Pauchon, qui avait du mal à respirer. Je vais le dire au chef !

Benjamin serra encore plus fort.

— Tu fermeras ta gueule, sinon j'lui raconte comment tu siphonnes le réservoir à la fin de la tournée pour revendre le gas-oil à tes copains manouches ! Alors, fais gaffe quand tu conduis. Compris ?

Pauchon, le visage cramoisi, se dégagea et reprit le volant.

Le reste de la première tournée se déroula sans incident. Malgré les vérins hydrauliques qui compressaient les ordures, le camion était plein à craquer. Sur la rampe s'étaient accumulées des traces de toutes sortes, plus ou moins identifiables, qui dégageaient une odeur comprise entre le vomi et la putréfaction.

À huit heures, la tournée était terminée. On commençait à distinguer les formes de la ville dans

le jour naissant. Pas un mot n'avait été prononcé depuis l'incident, mais les trois compères échangeaient des regards de complicité quand ils chargeaient les bidons sur leurs épaules pour les verser dans la benne.

Arrivé à la décharge de La Plaine Saint-Denis, Pauchon dirigea son camion vers le long plan incliné constitué de plusieurs générations de déchets tassés par les milliers de passages et se retrouva sur ce qu'on appelait « la colline », haute d'une vingtaine de mètres. Il fit demi-tour, bascula la benne, puis repartit pour une deuxième tournée, dans le quartier de Belleville cette fois-ci.

Les trois garçons étaient contents de leur matinée. Ils avaient récupéré une ceinture en cuir, une vieille lampe de bureau et pensaient déjà à la soirée qui s'annonçait avec des copains et quelques filles peu farouches. Mais ce n'était pas terminé. Au lieu de se diriger vers les vestiaires, ils franchirent la porte qui ouvrait sur la colline et entreprirent de l'escalader, prenant garde de ne pas s'enfoncer dans les légumes en décomposition qui avaient été collectés aux Halles. Arrivés au sommet, ils se dirigèrent là où on déchargeait les ordures des quartiers de Chaillot et de Wagram. Il y avait toujours quelque chose à récupérer !

— Regardez, lança Benjamin, les bourgeois ont jeté un tapis ! S'il est pas en trop mauvais état, je le mettrai dans ma chambre.

— Ta chambre, elle est sûrement plus petite que ce machin qui doit faire vingt mètres carrés !

Ils s'avancèrent, et ce qu'ils avaient pris pour un

tapis était en fait un sac en toile de jute. Marc le saisit par une extrémité et tenta de le soulever.

— Putain, c'est lourd ! Il doit y en avoir, de la quincaillerie, là-dedans !

— Pousse-toi ! J'ai mon couteau, dit Philippe en s'approchant.

Il fit jouer le cran d'arrêt, empoigna la toile et l'entailla sur quelques centimètres.

— Oh merde ! cria-t-il en lâchant le sac.

Les deux autres accoururent. À l'intérieur se trouvait le corps d'un homme en parfait état.

Lyon

Juin 1943

1

« LE CONGRÈS DES OUVRIERS ÉTRANGERS
TRAVAILLANT EN ALLEMAGNE
S'EST OUVERT À HAMBOURG. »
Le Petit Parisien, 18 juin 1943

La température était à peine supportable dans la cabine de projection du cinéma Le Palace, rue des Archers, dans le deuxième arrondissement de Lyon. Les deux projecteurs Philips dégageaient une chaleur qui faisait transpirer Joseph Dumont, vêtu de son seul tricot de corps et d'un pantalon dont il avait raccourci les jambes à coups de ciseaux hésitants. La jambe gauche était un peu plus courte que la droite, mais jamais personne n'y avait trouvé à redire.

Il avait assemblé dans l'ordre le contenu des cinq galettes de vingt minutes chacune, constituant l'intégralité du film de Karl Hartl, *On a tué Sherlock Holmes*, qu'il allait projeter. Il avait ensuite chargé les deux projecteurs, en insérant la pellicule le long

du trajet complexe qu'elle devait parcourir entre les deux bobines. Le moteur tournait comme une horloge. On entendait à peine le cliquetis des tambours dentés, et la rotation de la croix de Malte devant la fenêtre était d'une régularité parfaite.

Joseph avait exercé le métier de commissaire jusqu'en avril 1942, date à laquelle il avait dû s'envoler pour l'Angleterre après avoir reçu une balle en plein poumon¹. Il s'était remis de sa blessure en quelques mois et s'était entraîné dans la banlieue de Londres pour se former à toutes les techniques du renseignement et de l'espionnage, puis il avait dû trouver une couverture pour revenir en France. C'est durant son séjour outre-Manche, en sortant d'une projection du Faucon maltais avec son ami Nestor Bondu, qu'il opta pour un métier « du cinéma ». Il n'était pas question de se faire passer pour un réalisateur, les autorités d'occupation connaissant sur le bout des doigts les cinéastes autorisés, ni d'intégrer un studio français — forcément parisien et étroitement surveillé pour prévenir la « contamination juive ». Habitué aux salles de cinéma londoniennes, Joseph s'était lié d'amitié avec de nombreux opérateurs, qui lui avaient expliqué les grands principes de la projection qu'il ne soupçonnait même pas. C'est ainsi que le métier lui apparut évident. Le projectionniste était un personnage auquel nul ne faisait attention, et son travail lui dégagait de larges plages horaires qu'il pouvait mettre à profit.

1 - Voir *La Guerre et le crime*.

Lorsque tout était prêt, Joseph sortait de la cabine et rejoignait Yvette, caissière, ouvreuse et femme de ménage, pour contrôler les tickets des clients avant qu'ils entrent dans la salle. Il y avait un peu d'affluence, ce soir-là, et il prêtait peu d'attention aux spectateurs, souvent allemands, qui semblaient avancer comme lors d'un défilé, au pas de l'oie. Il ne souhaitait pas croiser leurs regards, et surtout pas devoir leur sourire, même s'il savait bien que la plupart n'étaient pas à Lyon par plaisir, et que beaucoup d'entre eux avaient quitté leur famille, leur métier, leur amour pour être entraînés dans une guerre qui n'était pas la leur. Machinalement, il prenait les billets qu'on lui tendait et en rendait la moitié qui, peut-être, servirait de souvenir. Cette fois, pourtant, la main qui lui présentait le ticket ne lâcha pas prise. Il voulut le saisir, mais le morceau de papier résista. Il leva les yeux et ne crut pas ce qu'il voyait : son regard croisait celui d'un officier de la Luftwaffe, qu'il avait rencontré trois ans auparavant lors de sa première enquête à Paris². L'homme le fixait, avec un sourire en coin qui ne disait rien de bon à Joseph. Il déchira le ticket, sans baisser les yeux, et rendit la moitié à l'officier. Une sueur froide lui coulait le long du dos. Comment aurait-il pu imaginer être reconnu dans ce petit cinéma de quartier lyonnais ? Dès le lendemain, il lui faudrait prévenir ses supérieurs qu'il était sans doute grillé. Et ce, même s'il ne jouait pas de rôle stratégique.

2 - Voir *Mort d'un sénateur*.

De retour dans la cabine, Joseph prépara les appareils pour la projection, en essayant de ne pas penser à sa rencontre avec cet Allemand. Comme à son habitude, il avait inséré une cuillère à café dans les derniers cercles de la bobine du premier projecteur. En tombant, elle l'avertissait qu'il allait bientôt être temps de passer sur le deuxième appareil. Le changement de bobine était un moment particulier, qui intervenait en général plusieurs fois pendant la projection, et les opérations de changement de la pellicule devaient être rapides.

Il ne restait ensuite plus beaucoup de temps pour regarder le film à travers la lucarne de la cabine ou s'asseoir pour lire un livre. Heureusement, les projecteurs Philips étaient d'une bonne capacité, et un seul changement de bobine était nécessaire. Joseph pourrait profiter des quarante minutes libres pendant la projection pour lire la lettre de sa sœur Irène qu'il avait reçue le matin via une « boîte aux lettres morte ». Il n'était pas question pour lui d'utiliser le courrier postal traditionnel. Depuis son retour de Londres quelques mois auparavant, il vivait sous sa fausse identité, et la moindre lettre trop personnelle représentait un risque certain.

Il plaça le tabouret entre la cabine et le couloir, alluma une cigarette et, éclairé par le reflet de la lampe General Electric, il décacheta l'enveloppe avec émotion. Six feuillets, couverts recto-verso de l'écriture ronde et déliée d'Irène, allaient l'occuper pendant toute la durée de la séance. Il n'avait eu aucune nouvelle d'elle ni de son neveu depuis plus de trois mois !

Mon cher frangin,

J'espère que tu prends soin de toi et que tu réussis à manger à ta faim. Ici, nous passons plus de temps dans les files d'attente qu'à table. Je me débats tous les jours pour trouver de quoi nourrir mon estomac sur pattes ! Les esprits commencent à s'échauffer, et les restrictions pèsent autant sur le moral des gens que sur leur santé.

Hier, il y a eu une bagarre devant chez l'épicier de la rue des Salles. Les femmes s'étaient levées tôt le matin et certaines faisaient la queue depuis deux heures quand Mme Gourdan a affiché un panneau annonçant qu'il n'y avait plus de farine. Ces dames se sont mises dans une rage folle et ont tapé à la porte en menaçant de casser la vitrine ! Ce tohu-bohu s'est arrêté quand on a vu arriver deux soldats allemands qui passaient par là.

C'est que les Allemands... ils sont chez eux à Clermont, Joseph ! On en voit à tous les coins de rue, dans les magasins, les cafés, les cinémas ! Ils ont réquisitionné presque tous les hôtels, le théâtre, et de nombreux garages sont mis à leur disposition ! On ne compte plus les parcelles de terre cultivées par eux ou leurs esclaves... Autant de petits jardins en moins pour produire quelques légumes !

Heureusement que Rantanplan peut nous apporter quelques vivres de temps en temps quand il prend le train !

Malgré leur nombre, les soldats ne sont pas inquiétants. C'est la Gestapo qui fait peur ! Quand on voit ses agents déambuler avec leurs grands manteaux et leurs chapeaux, ou s'arrêter en voiture

devant une maison, on a le cœur qui rate un battement. Plus personne n'ose passer devant la villa de l'avenue de Royat où ces monstres se sont installés. On entend les cris des prisonniers jusqu'en haut de la rue Blatin !

Et si encore il n'y avait que les Allemands... On parle beaucoup de ces Français qui se sont enrôlés aux côtés de ces sales Boches. Il paraît qu'ils sont pires que les vrais ! J'espère qu'un jour ils paieront pour ce qu'ils ont fait !

Je n'étais pas allée à Vichy voir les Minet depuis l'automne, et j'ai voulu y retourner samedi dernier avec Sebastian... Ils sont si gentils avec lui ! J'avais préparé des madeleines, je sais que Félix les adore, et même sans beurre, elles gardent le goût de notre enfance ! Quand je suis arrivée devant la porte, Joseph... des planches barraient l'accès ! J'ai frappé chez la voisine, Mme Auclair. Elle m'a fait vite rentrer, en jetant un coup d'œil à droite et à gauche. Elle ne pouvait retenir ses larmes. Entre deux sanglots, elle m'a raconté que début juin, des miliciens sont arrivés chez les Minet, ont fracassé la porte et se sont rués à l'intérieur. Elle entendait des verres se briser, des coups de hache dans les meubles, et Huguette qui hurlait, leur suppliant d'arrêter ! Puis ce fut le silence... Mme Auclair a soulevé un coin de rideau derrière sa fenêtre, et elle a vu les Minet, menottés, le visage en sang, entraînés par ces affreux bonshommes. Mais le pire, Joseph, le pire, c'est que la troupe était dirigée par leur fils Maxime. Il portait crânement le béret de ces ordures !

À ce propos, la situation est tendue dans les ateliers, depuis que la Direction de Conchon-Quinette a signé un contrat avec Vichy — je suis sûre que c'est cette crapule de Laval qui tenait la plume ! — pour la fabrication des uniformes de la Milice ! Je ne pensais pas qu'une aussi vieille maison, qui s'était engagée — m'a-t-on dit — dans le combat contre les Boches pendant la Grande Guerre, puisse accepter d'équiper cette armée de... de... Je n'ai même pas les mots tellement je suis furieuse ! Je ne pense pas que le vieil Hippolyte aurait signé un tel pacte avec le Diable³ ! D'ailleurs, les choses changent depuis sa mort en décembre dernier... Tout cela pue, mon Jo ! Je ne sais pas quand cette guerre finira, mais je crains le pire pour « l'après ». Il y aura des règlements de compte, et notre pays sera à nouveau déchiré... Heureusement que le centre d'apprentissage et le travail de styliste m'occupent bien, et que je n'ai pas trop le temps de penser à la politique !

Pour te raconter des chose plus légères : tout va bien à La Garde. Papa est toujours dans ses recherches de vin champagnisé et se perd dans des essais dignes du professeur Nimbus ! Il reste la plupart du temps dans son « laboratoire », comme il l'appelle. Je crois qu'il a compris la leçon de l'année dernière et nous ne l'entendons plus

3 - Irène fait référence à Hippolyte Conchon-Quinette, l'emblématique directeur de la société de vêtements éponyme, mort le 22 décembre 1942 à 86 ans.

parler de politique ⁴ ! Maman, elle, s'occupe des réfugiés qui sont assez nombreux dans le village. Quant à Sebastian, il se plaint de ne pas voir les chiens plus souvent. Je lui explique qu'ils seraient malheureux en ville — et j'aurais très peur qu'ils finissent en fricassée ! Quand nous allons chez les parents, ils passent leurs journées à jouer ensemble et font de grandes promenades dans les chemins. Il essaie de les dresser à ramasser de vieux tessons de terre cuite. Il a vu, je ne sais où, que ce sont peut-être des morceaux de vases anciens, alors il veut les réparer !

Je t'embrasse fort, mon Jo d'amour. Prends soin de toi et méfie-toi des doryphores, je crois savoir qu'il y en a beaucoup à Lyon !

*Ta sœur qui t'aime,
Irène*

Entre chaque paragraphe de la lettre, Joseph était attentif au déroulement du film. Une inversion des lettres sur l'étiquette de l'expéditeur, « l'Union des distributeurs indépendants français », l'avait averti qu'un message subliminal avait été inséré entre les photogrammes et, tout en sachant qu'il lui serait impossible de le distinguer lors de la projection, il essayait de repérer l'image unique glissée au milieu des quelques cent cinquante mille qui constituaient la copie.

4 - Voir *La Guerre et le crime*.

Le dernier spectateur parti, Yvette éteignit les lumières intérieures et extérieures — le fronton ne pouvait plus être éclairé à cause de la défense passive — et demanda à Joseph de bien tirer les grilles en sortant. Une fois seul, il inspecta tout le cinéma avec soin, vérifiant que personne ne s'était caché après sa rencontre avec l'officier allemand... Il se souvint tout à coup de son prénom : Manfred !

Désormais certain qu'il n'y avait plus personne, Joseph put se mettre au travail. Comme chaque fois, l'image subliminale se trouvait à la douzième minute de la deuxième bobine. Au préalable, il démontra l'assemblage qu'il avait réalisé avant la projection et remplaça chaque bobine dans sa galette respective. Il installa celle qui l'intéressait sur la visionneuse et glissa le film sous le miroir qui reflétait les images sur un petit écran, puis inséra l'extrémité dans la bobine vide sur la droite. À la vitesse de vingt-quatre images par seconde, le photogramme se trouvait donc à dix-sept mille deux cent quatre-vingts images du début. Joseph faisait avancer le film. Tout en fixant le compteur d'images, il se remémorait un air de bourrée de son Auvergne natale, et pendant ce temps-là, il tournait la manivelle. Après quelques allers et retours, il arrêta la pellicule sur la bonne image. Il retranscrivit la suite de lettres qui composaient le message et utilisa la grille préétablie pour le déchiffrer. Il devait recourir à une vieille édition du *Meilleur des mondes* d'Huxley et associer chaque lettre du message à une lettre de la page quarante-trois du livre. Le travail de retranscription était fastidieux, mais Joseph se demandait

combien de temps il lui aurait fallu pour encoder ces informations.

Quand il eut enfin terminé, il put lire le texte dans son intégralité.

Suite arrestation Vidal⁵ à Paris, Max en danger.

Lunel officiellement retourné⁶.

Renforcer mesures de sécurité.

Réunion à suivre pour coordination des MUR.

IMPÉRATIF : toute boîte aux lettres brûlée doit être abandonnée.

Le message rappelait les événements du début de l'été, comme l'arrestation du général Delestraint, bras droit de Max, l'envoyé spécial du général de Gaulle, dont personne ne connaissait la véritable identité.

Depuis l'invasion de la zone Sud en novembre 1942, la présence allemande s'était accentuée dans tout le pays. La chasse aux résistants était devenue une priorité pour l'occupant qui, ciblé par des attentats et des sabotages de plus en plus nombreux, en faisait payer le prix à la population civile. Le Sipo-SD, avec l'aide de la police française et de la Milice, enchaînait les succès en décimant les orga-

5 - Pseudonyme du général Charles Delestraint, bras droit de Jean Moulin. Il a été arrêté le 9 juin 1943 à Paris à la suite d'une trahison.

6 - Pseudonyme de Jean Multon, membre de Combat. Après avoir été très actif dans la Résistance à Lyon et à Marseille, il a choisi de collaborer avec le Sipo-SD de Marseille, sous le contrôle d'Ernst Dunker.

nigrammes de la Résistance. Ses agents torturaient sans relâche dans les caves de son quartier général et faisaient souvent pression sur les prisonniers pour qu'ils entrent à leur service, menaçant de s'en prendre aux proches, aux fiancées, aux familles...

En raison du cloisonnement sévère imposé pour protéger au mieux les hommes de l'ombre, Joseph, simple agent de liaison, ne connaissait que quelques pseudonymes et ignorait une grande partie des conflits souterrains qui opposaient les différents groupes de la Résistance. Depuis son séjour à Londres, il était convaincu que seul un mouvement uni, dirigé par de Gaulle, pourrait aider les Alliés lors d'un éventuel débarquement, dont, pour l'instant, on ignorait tout.

Après avoir décodé et retranscrit le message, il le glissa sous le capot d'un des projecteurs. Il serait récupéré tôt le lendemain matin par une femme de ménage qui le déposerait dans une boîte aux lettres morte avant que son destinataire final n'en prenne possession dans la journée.

Joseph vérifia une dernière fois que toutes les lumières étaient éteintes, tira les grilles et les verrouilla. Puis il prit le chemin de son petit appartement, passage Mermet, sur les pentes de la Croix-Rousse.

